

PARIS
MATCH

MALOUINES: L'ANGLETERRE SE REBIFFE

La formidable
escadre en marche
Le prince Andrew en
première ligne
Les photos de
l'invasion argentine

EXCLUSIF: WALESA PRISONNIER

Premières photos
avec sa barbe de 4 mois
Sa femme lui présente
sa fille dernière-née

PARIS MATCH



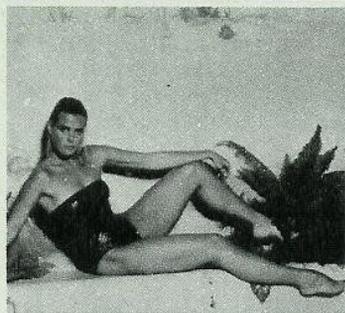
WALESA PRISONNIER. Premières photos avec sa barbe de quatre mois. Sa femme lui présente sa fille dernière-née.

Ce numéro a été tiré à 1 million 14 000 ex.

N°1716/16 AVRIL 1982

P. 28, photo : Sygma. P. 34 et 35, photos : Sygma. P. 42, photo : Daily Mail. P. 48 à 51, photos : G. Moreau (Jet Set-D. Taranto). P. 54 et 55, photos : J. Lange. P. 56 et 57, photos : J. Garofalo. P. 58 et 59, photos : P. Horvais. P. 60 et 61, photos : M. Assouline. P. 62 et 63, photos : P. Horvais, P. Bruchet. P. 64 à 77, enquête à Londres : W. Golberine. P. 64 et 65, photos : S. Franklin (Sygma). P. 66 à 69, photos : W. Langley (Daily Mail). P. 70 et 71, photos : Sipa. P. 72 et 73, photos : Gamma, Imapress. P. 74 et 75, photos : C. Steele-Perkins (Magnum). P. 76, photo : Agip. P. 78 à 82, photos : P. Bruchet. P. 88 à 93, photos : A.B.C., Sipa. P. 94 et 95, photos : Laski (Sipa). P. 97, photo : D. Golberg (Sygma). P. 98 et 99, photos : Tass. P. 101, photo : A.P. P. 102 et 103, photos : D.P.P.I., SAM. P. 104 et 105, photos : Sygma, Gamma, Chance. P. 106 et 107, reportage : J. Ker, J.-M. François. P. 119 à 128 : Vous et votre siècle avec les archives de l'« Illustration » et E. Baschet. Vous à Paris. Films : J. Bescos. Livres : G. Pudlowski. Arts : P. Serron, M. Leclercq, P. Martory. T.V. : E. Cousin.
ENCART PARIS 4 PAGES ENTRE LES PAGES 2-3 et 154-155.

LES GENS



MARGAUX HEMINGWAY va mettre sa beauté au service de la gloire de son grand-père **48**

RENAUD préfère vivre comme un ancien pauvre que comme un nouveau riche par Philippe Bouvard **52**

JULIE JEZEQUEL : La révélation de Granier-Deferre a toute l'insolence d'Antigone **54**

PERIER ET POLANSKI : Grâce à Mozart, ils sont inséparables **56**

GREGORY ET VALLI sont devenus millionnaires en chantant leur « Chagrin d'amour » **58**

FREDERIC MITTERRAND : Son fils Mathieu lui apprend la vie pendant qu'il réinvente le cinéma **60**

LES RENDEZ-VOUS D'AGATHE **62**

A BOUT PORTANT : Guy Béart **63**

CARTE BLANCHE

à **ALEXANDRE ASTRUC**
La gloire de Meryl Streep **154**

L'ACTUALITE



MALOUINES : L'Angleterre se rebiffe **64**

MARGARET THATCHER a juré : « Nous reviendrons à n'importe quel prix » par Roger Chateauneu **76**



EDITH CRESSON a tenu bon à Bruxelles **78**

LES ANGLAIS ont dit d'elle : « C'est votre Thatcher » par Laurence Masurel **82**

LE PLAN TERRORISTE pour 1982 par Gérard de Villiers **84**

WALESA : Premières images en prison **88**

CHEYSSON : « Aux Etats-Unis, j'ai été accueilli comme un Martien » une interview de Michel Gonod **96**

LA SUCCESSION DE BREJNEV **98**

APRES BREJNEV, ce sera Tchernenko par Ante Matekalo **100**



LE RETOUR DE NIKI LAUDA **102**

L'HUMILIATION : A la Santé, le gardien de la paix, Michel Le Gloannec, interné avec les travestis **106**

DEMAIN A LA UNE
DITES-NOUS : Olivier Stirn **110**

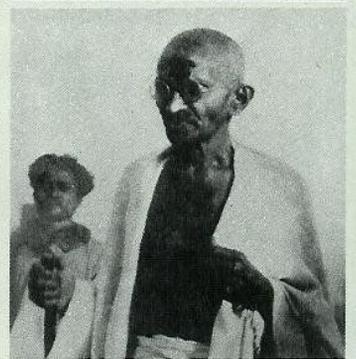
DOCUMENTS



LE CHRIST TEL QU'IL FUT : Henri Guillemin s'entretient avec Michel Leclercq de « L'affaire Jésus » **3**

LIZ-RICHARD : Un amour qui refuse de mourir **26**

VOUS



VOUS ET VOTRE SIECLE : Gandhi se révolte **119**

COMMENT VOUS POUVEZ AIDER LES POLONAIS **130**

LA TUBERCULOSE : Vous n'êtes pas à l'abri **133**

DU NOUVEAU POUR VOUS **135**

VOUS ET LES FILMS **138**

VOUS ET LES LIVRES **140**

VOUS ET LES ARTS **145**

VOUS ET VOTRE TELEVISION **147**

PARIS MATCH ANNONCES **109**

MOTS CROISES

MAX FAVALELLI **116**
ROBERT SCIPION **152**



Photo Thierry Campion

28 ans. Parcourt le monde entier pour l'agence Gamma. De la Pologne à la Corée, de l'Irlande à l'Iran, il observe les convulsions de la planète. Avec Renaud, il a découvert « un homme accueillant et ouvert, mais terrifié à l'idée de poser ».

PAR PHILIPPE BOUWARD

RENAUD PRÉFÈRE
VIVRE COMME UN ANCIEN PAUVRE QUE COMME
UN NOUVEAU RICHE

● Il est sans doute le seul artiste de variétés à pratiquer l'alternance chère aux subventionnés. Un jour sur deux il se lève le premier, prépare les trois petits déjeuners, fait la toilette de Lolita (sa filleule d'un an) et demi baptisée ainsi avant d'avoir lu le livre de Nabokov), lave les assiettes (sans machine à cause de l'exiguïté de la cuisine) et réveille Dominique, sa femme : « Même pendant mes trois semaines d'Olympia je n'échappais pas à mon tour de garde ! ». C'est à cette époque qu'un lui a, pour la première fois, fait le reproche de compter dans sa clientèle plus de petits bourgeois que de grands voyous : « Je ne me renie pas. Je suis le chantre des loubards. Mais il y a aussi de bons garçons qui se reconnaissent dans mes chansons. Je n'aime pas la violence, mais elle me fascine. Je souhaite qu'elle soit partout présente sans faire jamais de mal, comme au cinéma. » Pas besoin de le pousser beaucoup pour qu'il reconnaisse appartenir à une marginalité qu'atteste moins son actualité compte en banque que des signes extérieurs d'âge anciens l'anneau qu'il porte dans le lobe de l'oreille depuis dix ans, le Fouillot tatoué sur sa poitrine, « quand il n'avait encore personne » et qu'accompagnent aujourd'hui Lolita sur l'avant-bras et Dominique sur le biceps. (Comme disait Manouche : « Si ce type n'est pas une affaire au fil, avec lui on est sûr d'avoir de la lecture ! ».) Il évoque ses origines familiales sans fausse honte : « Je viens d'une famille peu vraiment frisée, mais à l'aise. Mon père écrivait des romans policiers sous un pseudonyme américain, ma mère était ouvrière. Ensuite elle a travaillé. » Encore heureux que le papa, faute de pouvoir élever ses six enfants avec des polars, soit devenu professeur dans l'établissement où sa future vedette de cancére s'est talentée de cancére : « C'est à cause de lui qu'on m'a gardé car

à partir du moment où j'ai découvert les filles, les boums, et les mobylettes je n'ai plus rien fichu. » Le plus beau moment de sa vie coïncide avec mai 68 : « Ça a été l'occasion de remettre en cause les parents, les lycées et la société. Alors que je n'avais même pas le droit de sortir après minuit, j'ai pu habiter la Sorbonne pendant trois heures on se faisait une bonne gauchiste professionnelle. Il y avait une bonne ambiance. On jetait des cocktails Molotov sur les cars de flics. On allait distribuer des tracts aux ouvriers qui nous traitaient de pédés parce que nous avions les cheveux longs. Avec le recul j'ai l'impression d'avoir été trahi par le parti communiste et d'être un des innombrables cocus de l'histoire ! » Du coup il abandonne ses études et décide de faire sa vie au Quartier Latin : « Mon monde commençait à l'Odéon et finissait à Maubert. » Il mêle des petits boulots entre deux chômage : « courir sur deux roues, vendre de fringues, plonger dans un restaurant du Marais et, surtout, surveillant d'étalage dans les librairies. » J'ai ainsi pu rattraper mon retard culturel en devançant Prévert, Vian, Céline, Drieu, Maupassant et quelques autres. « Le soir, avec trois accords plaqués sur une guitare, il essaye de mettre en musique les poèmes qu'il écrit sur l'Espagne ou sur l'Argentine aussi bien que sur la fille de la crémière et qu'il fredonne dans les chambres de bonne à l'heure où l'on boit la voix pour ne pas réveiller les voisins. Un jour qu'il s'était aventuré jusqu'à Montparnasse, il rencontre des loubards d'Argentine. C'est le coup de foudre, man pas le coup de poing. B'idemité à eux, il porte leurs Moussois, il s'exprime en Verlan. Sans aller toutefois jusqu'à les suivre dans leurs expéditions. » Je n'étais pas partant pour leurs casses moniales. Avec deux brigades à la clé je ne dis pas... Mais je savais

que ma mère serait morte de chagrin si j'avais été en prison. » Dans les cours d'immeubles (il y a trop de concurrence dans les rues), il interprète (de préférence aux heures des repas) « La Java bleue », « Le dénicheur », et ses propres couplets : « Les pièces tombaient dru des fenêtres de cuisine. En moins de trois heures on se faisait une bonne matérielle. » Avec un copain accordéoniste il a l'idée d'aller donner la sérénade aux quatre cents aspirants spectateurs qui battent la semelle tous les soirs devant le Café de la Gare. C'est ainsi que l'imprésario Paul Lederman les emmène, les engage et les baptise : « Les Petits Loulous ». Il se marie avec Dominique, jeune actrice rencontrée au café-théâtre. Mais pas exactement selon le rituel qu'il aurait souhaité : « J'avais rêvé d'un mariage hollywoodien, moi en smoking blanc, elle avec un grand voile et Beethoven en fond sonore. Comme la veille je m'étais saoulé avec mes musiciens pour enterrer ma vie de garçon, je suis arrivé à la mairie pas rasé, avec la guitale de bois, en sottobre déchirée tandis que ma femme se contentait d'un jean et d'un tee-shirt. Tout a été expédité en un quart d'heure. » Les années ont passé. Les disques d'or ont rouillé. Aujourd'hui les radis, les télé, les hit-parades, les groupies et la France entière le réclament. Il a beaucoup de peine à s'habiller au végétarien : « Je n'assume toujours pas bien d'être reconnu, d'être abordé et qu'on me demande des autogrammes. Je trouve grotesque d'inscrire mon nom sur un ticket de métro, mais je ne veux pas paraître bachelier. » Pas le genre, on s'en doute, à donner dans les mondainetés : « Quand j'ai chanté mes petites chansons, je ne vais pas diner chez Castel. Parfois je me laisse entraîné jusqu'à composer d'un bœuf par des gens qui me disent que je ne suis pas un chanteur comme les autres et qu'ils me

considèrent comme leur pote. » Parfois aussi on le prend à partie. On lui reproche de gagner beaucoup d'argent en chantant la misère : « J'essaie alors d'expliquer à mes contradicteurs que je n'ai rien demandé, que ce sont eux qui me donnent mon aisance, que sur un disque vendu soixante francs, il ne me reste qu'un franc cinquante ». Il n'a de ce fait aucun complexe à l'égard de l'argent : « Jusqu'à présent j'ai vécu plus comme un ancien pauvre que comme un nouveau riche. » Peu de luxes, pas de maison de campagne, pas de vacances, pas de fringues, une seule cravate - punk - en cuir. Mais il possède une superbe collection de rasoirs coupe-chou et il paie rubis sur ongles des impôts sur l'emploi desquels il s'interroge : « Je veux bien que ça serve à couvrir des crises ou à entretenir des hôpitaux mais pas à doubler le budget de l'armée. » Il ne se cache pas d'appartenir à la gauche vigilante : « Rien que l'abolition de la peine de mort me permet de me pas regretter mon bulletin de vote. » Estimant que depuis 68 il a connu une vie trop calme et pas assez fertile en aventures, il fait construire dans un chantier sémite une guitale de quatorze mètres avec squelet en aluminium et voiles tendues à l'antenne, à bord de laquelle il se propose d'embarquer femme, enfant et d'aller boucliquer durant plusieurs mois sur l'Océan Indien et sur le Pacifique : « De toute façon, je ne me vois pas faire une carrière de chanteur très longue. » Par ailleurs, il travaille quinze jours quand on lui propose deux mois de contrat. Sacrifier à l'écriture par goût et à la musique par obligation, inquiet, anxieux, peureux, non conformiste, romantique, pas croyant mais fier d'être protestant, il refuse de passer pour un cheurn du boulevard : « Avec tout ce que j'ai, il me manquait plus que je sois heureux. » Ce serait injuste !. — ■